Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde

66-67 | 2021

Les publics spécialisés au prisme de l'histoire

Les apprenants de chinois en Chine à la fin de la dynastie des Qing : des besoins spécifiques d'un public spécialisé bien particulier

davidbelnanhai@live.cn

Chinese learners in China at the end of the Qing dynasty: the specific needs of a very specialised public

David Bel

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/dhfiles/8290>

DOI : 10.4000/dhfiles.8290

ISSN : 2221-4038

Éditeur

Société Internationale pour l'Histoire du Français Langue Étrangère ou Seconde

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2021

ISSN : 0992-7654

Référence électronique

David Bel, « Les apprenants de chinois en Chine à la fin de la dynastie des Qing : des besoins spécifiques d'un public spécialisé bien particulier », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde* [En ligne], 66-67 | 2021, mis en ligne le 31 janvier 2022, consulté le 30 mars 2023.
URL : <http://journals.openedition.org/dhfiles/8290> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/dhfiles.8290>

Ce document a été généré automatiquement le 30 mars 2023.

Tous droits réservés

Les apprenants de chinois en Chine à la fin de la dynastie des Qing : des besoins spécifiques d'un public spécialisé bien particulier¹

davidbelnanhai@live.cn

Chinese learners in China at the end of the Qing dynasty: the specific needs of a very specialized public

David Bel

Introduction

- 1 Ce texte est une mise par écrit d'une réaction à la conférence, très riche et très documentée, de Mariarosaria Gianninoto, prononcée dans le cadre d'une journée d'étude de la SIHFLES, organisée en octobre 2020 à Tours.

Mon positionnement

- 2 Les contraintes sanitaires d'alors ont fait que j'ai été amené à réagir à distance et en ligne depuis là où je travaille et où j'habite, à savoir la ville de ... Canton (广州). Il s'agit d'un lieu hautement symbolique de cette rencontre entre Chine et Occident, à bien des égards. C'est le début de cette rencontre entre ces deux parties du monde puisque c'est dans cette région de la Chine méridionale que des missionnaires, notamment portugais, sont arrivés. Et l'île de *Shamian* (沙面島), située à Canton, est devenue, plus tard (après le Traité de Nankin de 1842), une des « concessions », autrement dit un territoire cédé par la force aux Occidentaux, afin qu'ils puissent contrôler le commerce de certains produits. On peut y voir encore de nos jours des bâtiments construits à cette époque

par les Français et les Anglais et même, sur les murs, des inscriptions de l'époque : « Postes françaises », « Notre-Dame de Lourdes »...

- 3 Pour « réagir », je m'appuierai justement sur cette immersion (professionnelle, familiale, académique, linguistique...) en Chine depuis plusieurs années ainsi que sur mon expérience d'apprenant de chinois. Mais je ne suis pas du tout spécialisé dans l'enseignement de cette langue. Je ne réagirai donc pas à ce titre mais plutôt en tant que chercheur en sciences humaines et sociales, dont les travaux sont très ancrés dans l'interdisciplinarité.

Réagir sur quoi et comment ?

- 4 Le fait que la journée d'étude soit basée sur une notion que l'on a fait migrer nous libère, d'une certaine manière, collectivement, et nous autorise à nous laisser aller à des comparaisons, avec tous les avantages mais aussi les risques de la démarche. Je vais donc faire des allers et retours sur la ligne du temps mais aussi voyager dans l'espace, afin, certes, d'éclairer le présent par le passé et le passé par le présent, mais aussi afin d'éclairer cette compréhension de la thématique à l'étude par le rapprochement avec d'autres espaces ayant des enjeux, au moins partiellement, similaires. Dans la première partie, je réfléchirai à la pertinence de parler de publics spécialisés ayant des besoins spécifiques dans le contexte de l'apprentissage du chinois en Chine par des étrangers à la fin de la dynastie des Qing. Quant à la deuxième partie, elle sera davantage consacrée à un voyage dans l'espace et dans le temps. Je tenterai tout d'abord une comparaison avec un autre contexte, celui des migrations dans l'Ouest du Canada au XIX^e siècle. Puis j'essaierai de voir en quoi et jusqu'à quel point la Chine d'aujourd'hui peut nous aider à comprendre la Chine d'hier, toujours en lien avec le même thème, celui de l'apprentissage en Chine du chinois par les étrangers.

Un doux anachronisme

- 5 Parler de publics spécialisés à besoins spécifiques – thème de la conférence et de la journée d'études – pour des apprenants de chinois en Chine à la fin de la dynastie des Qing m'a semblé, de prime abord, équivalent à commettre le péché d'anachronisme. Que ce soit en anglais, en français ou dans d'autres langues, cette notion n'est effectivement apparue que tardivement au XX^e siècle et elle semble très liée à une économie libérale en plein développement et à une didactique des langues étrangères qui s'y est adaptée en proposant de tels dispositifs. Mais comme beaucoup de péchés, il peut être doux d'y céder. Relire ou reposer cette histoire en termes de besoins spécifiques ou de publics spécialisés est rafraîchissant car on s'offre l'opportunité de voir certaines choses qu'on n'aurait autrement pas vues ou de se poser des questions qu'on ne se serait pas posées. Ceci n'invalide en rien tout ce qui a été dit dans le domaine précédemment, cela apporte seulement de nouveaux éclairages sur le thème posé. En voici, selon moi, quelques-uns.

Enjeux et contexte

- 6 D'emblée, il faut signaler que ce public avec des besoins spécifiques est quand même un public très particulier : ce sont des gens – des hommes uniquement – qui viennent

chercher et/ou imposer quelque chose. Il y a tout d'abord des missionnaires venus dans le but bien précis de christianiser les populations locales, puis, plus tard, des diplomates, des négociants ou des commerçants qui agissent dans le cadre d'une domination coloniale et qui veulent faire du/imposer le commerce avec la Chine.

- 7 Au-delà de cette caractéristique commune, ils étaient également tous confrontés à un même contexte sociolinguistique. Les missionnaires, tout particulièrement, avaient besoin de s'adresser au plus grand nombre afin de remplir leur mission d'évangélisation. Ils devaient donc bien parler aux populations locales dans leur langue. Or, ces Chinois rencontrés parlaient-ils chinois (mandarin) ? Rien n'est moins sûr quand on connaît la diversité linguistique de la Chine d'aujourd'hui, encore plus grande à l'époque car on se situe bien en amont de la vaste politique linguistique d'imposition d'une langue commune initiée dans les années 1950. Et c'est bien, entre autres, ce que nous donne à voir le matériau présenté par Mariarosaria Gianninoto, qui, à plusieurs reprises, parle **des** langues chinoises et non du chinois : une formidable diversité linguistique à laquelle il faut bien s'adapter si l'on veut se faire comprendre. On a donc un manuel sur la langue parlée dans la région de Shantou² en 1877, un ouvrage sur le vocabulaire de Canton en 1828, ainsi que, régulièrement, des références à des variétés locales. Il y a aussi ce manuel d'auto-apprentissage de chinois de 1872 où il est précisé en introduction qu'il s'agira de la langue chinoise telle qu'elle est parlée dans le Nord. Variétés linguistiques mais variations sociales également : les jésuites se sont concentrés sur le mandarin et le chinois classique car ils voulaient convertir les élites alors que les dominicains et les protestants ont davantage décrit les langues et les variétés locales et se sont intéressés aux dialectes. Toujours est-il qu'à travers ces matériaux pédagogiques dont la conception a été guidée par le pragmatisme, c'est l'histoire plurilingue de la Chine qui ressort.

Usage, textes produits

- 8 Au-delà de la réalité sociolinguistique mentionnée, comment s'est passé ce contact avec les différentes populations ? Certes, les « Lettres édifiantes et curieuses » envoyées en Europe par les jésuites nous ont déjà fourni beaucoup d'informations mais donnent surtout une image positive, voire idéalisée de la Chine (Détrie 2004 : 30-31). On peut se demander si les genres de textes, très variés, produits pour ces publics spécifiques pourraient nous en apprendre un peu plus sur les contacts avec la population locale. Je pense aux ouvrages pour apprendre et/ou enseigner le chinois présentés lors de la conférence mais plus encore aux manuels de confession. Effectivement, si la messe est, par nature, très ritualisée, avec peu de marge de manœuvre (les participants suivent collectivement les instructions du prêtre qui va dire à l'assemblée quand il faut parler et ce qu'il faut dire et quand il faut garder le silence, quand il faut s'asseoir ou se lever...), ce n'est pas le cas avec ce moment très personnel qu'est la confession : il s'agit de confier à un prêtre des éléments de sa vie personnelle qu'on considère être des péchés. Ces manuels de confession sont-ils, potentiellement, une boîte de Pandore qui pourrait nous en apprendre beaucoup sur ceux qui les ont rédigés comme sur ceux à qui ils étaient destinés, enfin sur la manière dont cette rencontre s'est déroulée ? Selon Marcel Bernos (2000), les manuels de confession sont une source « malmenée » (480). Ces textes, « normatifs » (480), peuvent aider à « connaître la vie religieuse ou même la vie quotidienne de l'époque » (484). Ils « peuvent être considérés comme reflétant, *volens nolens*, les mentalités de leur temps, car le contenu concret des cas étudiés ne

saurait être totalement invraisemblable, ni les solutions proposées trop différentes de ce que le confesseur était amené à dire » (484). Autrement dit, ils peuvent être des « mines d'informations » (489). Mais pour cela, il faut, toujours selon Bernos, les contextualiser : qui sont « les rédacteurs (...), les destinataires (...), le contexte (...), les conditions de production » ? (478). Dans le cas qui nous concerne, il faudrait savoir jusqu'à quel point ils ont été adaptés. Mais les enjeux culturels sont aussi nombreux que passionnants, que l'on pense aux interprétations très diversifiées de ce qui est mal (la notion de péché), à l'idée même de confession à mettre en relation avec le risque de perdre la face ou encore ce qu'on va vouloir dire à un étranger ou non. Les manuels de chinois confectionnés à l'époque pourraient probablement également répondre, au moins partiellement, à cette visée anthropologique.

- 9 Concernant les diplomates et les négociants, on est face à d'autres types de texte. Ce qui ressort, selon moi, de ces manuels (dans les dialogues présentés, dans les exemples proposés), ce sont les rapports de force. On le voit clairement, par exemple, dans le manuel de 1872 par les dialogues proposés et, dans ces dialogues, les questions posées. Il y a donc bel et bien des besoins spécifiques présents dans ce matériel pédagogique, mais avec un enjeu évident en arrière-plan : celui d'un processus de domination coloniale.

Quels dispositifs ?

- 10 Si on reprend la distinction proposée par Mangiante & Parpette (2004) entre français sur objectifs spécifiques et français de spécialité, on serait tenté de penser qu'on est plutôt, dans le cas présent, dans du chinois de spécialité : chinois pour missionnaires tout d'abord puis, à partir du XIX^e siècle, chinois technique, chinois pour négociants, chinois du tourisme, chinois de la diplomatie... Pourtant, on retrouve quand même des éléments d'une démarche qu'on pourrait nommer « chinois sur objectifs spécifiques », avec un public particulier qui a exprimé, même implicitement, des demandes bien particulières. Même si elle n'a pas été nécessairement très formalisée, elle a bien, à l'instar d'une démarche FOS, été traitée et cela a débouché sur la conception de matériel pédagogique : des manuels dont plusieurs ont été présentés dans la conférence. En revanche, ce sont ceux qui ont exprimé la demande qui ont analysé les besoins et ont conçu les manuels. Or, certains auteurs, témoignant déjà d'une réflexion didactique évidente, seront à l'origine du développement de la sinologie en Europe au XIX^e siècle.
- 11 Enfin, si plusieurs auteurs se sont inspirés des méthodes d'enseignement du chinois langue maternelle, on peut tout de même faire une remarque : mettre en place un enseignement de chinois de spécialité (chinois technique, du commerce...) devait constituer, en soi, une originalité, voire une incongruité, si on considère que l'enseignement du chinois se concentrerait surtout, tout au moins pour un certain groupe social, sur le chinois classique, langue administrative et littéraire.

Une comparaison dans l'espace et dans le temps

L'Ouest canadien au XIX^e siècle

- 12 Les comparaisons historiques ont très certainement leurs limites. Mais leur intérêt est probablement, à l'instar des notions que l'on fait migrer (voir partie précédente), de nous faire penser à des éléments auxquels nous n'aurions pas pensé pour comprendre la situation à l'étude. Or, d'emblée, le titre de la conférence³ m'a renvoyé au contexte Ouest-canadien au XIX^e siècle, auquel je me suis intéressé dans le cadre d'un projet de recherche⁴ car il rappelle le fait de devoir se reposer sur des intermédiaires et d'en être dépendants pour sa survie. Dans ce cas, il s'agit d'Européens d'origine venant de l'Est de l'Amérique du Nord, où ils étaient nés ou, à défaut, étaient installés depuis plusieurs années. La très grande majorité était des négociants, notamment en fourrure, mais il y avait aussi des missionnaires. Cette comparaison entre des situations où des Européens sont présents à peu près à la même époque (au XIX^e siècle, voire plus tôt pour la Chine) et pour des raisons assez proches, vaut pour plusieurs aspects.
- 13 Tout d'abord, nous sommes, dans les deux cas, dans une altérité radicale, presque absolue, du fait des très grandes différences culturelles mais aussi et peut-être surtout du fait de l'opacité de la langue et donc de l'impossibilité à communiquer : dans l'Ouest canadien, des langues sans tradition écrite, très éloignées des langues que ces Français connaissaient, en Chine, une langue également très différente et un écrit qui n'aide absolument pas ; on sent que c'est constamment l'obstacle et donc, on essaye dès le début de romaniser la langue chinoise, autrement dit de la rendre plus proche⁵. Le deuxième aspect est d'ordre géographique : il s'agit de l'isolement. Ces étrangers se retrouvaient dans une situation d'ultra-minoritaires, isolés au milieu de beaucoup de monde et/ou de grands espaces. Ceci fait le lien avec le troisième élément, commun aux deux situations : l'immensité des territoires, ce qui implique de devoir s'organiser pour survivre car on est très loin du « camp de base », Montréal en Amérique du Nord, les grandes villes de l'Est (par exemple, Pékin, Shanghai ou Canton) en Chine. Dans les deux cas, se reposer sur un natif qui va, notamment, traduire et donc expliquer, est une question de vie et même de survie, avant d'essayer d'apprendre la ou les langue(s) parlée(s) localement.
- 14 La comparaison que je viens de faire a probablement beaucoup de limites. J'en vois en tout cas une, évidente : la densité de population. On avait d'un côté de très grands espaces très peu densément peuplés (l'Ouest canadien) et une nature encore largement sauvage au contraire de la Chine qui était déjà très densément peuplée et dont la population était très largement rurale. L'occupation du sol y était donc totalement différente.
- 15 Ceci posé, cette idée d'être en contrôle, de ne pas (trop) dépendre d'un intermédiaire local pour la langue et donc pour sa vie et pour sa survie est un point qui me semble particulièrement présent et prégnant dans les deux situations.

La Chine d'hier et celle d'aujourd'hui

- 16 Après cette comparaison dans l'espace (pour une période passée), je voudrais terminer par une comparaison dans le temps, en posant une question en rapport avec ma position actuelle, celle d'un étranger vivant en Chine depuis plusieurs années : la Chine

d'aujourd'hui, telle que je la connais et que je la vis, peut-elle (m')aider à penser celle d'hier ? Ma situation aujourd'hui peut-elle (m')aider à comprendre la situation de ces étrangers en Chine du XVI^e au XIX^e siècle ? Je répondrai en abordant deux éléments de nature très différente.

- 17 Le premier est d'ordre géographique. Si je considère l'espace urbain, la réponse est clairement négative : la Chine urbaine d'aujourd'hui n'aide pas beaucoup à penser la Chine d'hier et d'avant-hier. Lorsqu'on se promène, à pied, sur l'île de *Shamian* (沙面島) déjà évoquée, on peut aisément arriver à imaginer ce à quoi elle ressemblait au XIX^e du fait de la présence encore nombreuse de bâtiments de cette époque, dont beaucoup ont été restaurés. En revanche, dès qu'on la quitte, on se trouve immédiatement face à un paysage éventré par des autoroutes urbaines, des bâtiments d'habitation de plus de trente étages et de grandes et larges avenues. Au contraire, la ville chinoise des siècles passés, bien décrite par Malraux⁶, c'était une ville labyrinthique, avec des ruelles interminables et une foule constamment en activité. On peut alors comprendre ce « besoin », pour les Occidentaux, de se retrouver sur une île, si petite soit-elle, face à la ville chinoise, afin d'y établir ses repères et d'être en contrôle. Or, cette ville inextricable, labyrinthique, grouillante de monde, où l'on pouvait très vite se perdre littéralement, à tel point que cela pouvait en devenir anxiogène n'existe quasiment plus à Canton ni dans les grandes métropoles chinoises, y compris dans les villes moyennes⁷.
- 18 Le deuxième parallèle entre hier et aujourd'hui que je voudrais faire est d'un ordre totalement différent : il concerne le public d'apprenants de chinois. De nos jours, beaucoup d'universités ont un département de chinois langue étrangère qui reçoit un public très majoritairement asiatique et africain. Ces étudiants viennent apprendre le chinois mais certains viennent aussi y faire des études, en chinois donc, dans différents domaines (par exemple, pour devenir médecin, dentiste...), voire s'y installer⁸. On pourrait parler d'une mobilité sud/sud, si on s'en tenait à une vision occidentalocentrée⁹. Portant, si les études manquent probablement encore pour connaître le profil de ces étudiants (le phénomène est devenu massif récemment¹⁰), on peut aisément remarquer qu'une des motivations est le fait que la Chine soit devenue la deuxième économie du monde. On a donc, en comparaison avec le public décrit par Mariarosaria Gianninoto, une évolution radicale et une inversion du rapport de force. En revanche, on a une continuité : le nombre d'apprenants de chinois en Chine, qui avait beaucoup augmenté au XIX^e siècle, en comparaison avec les siècles précédents a repris cette croissance, désormais exponentielle, au XXI^e siècle.
- 19 Outre l'inversion du rapport de force, un autre changement est notable. À la diversité d'hier s'oppose l'uniformisation d'aujourd'hui. De nos jours, c'est le chinois (mandarin) langue étrangère qui s'est/a été imposé en Chine et à l'étranger. La diversité des langues chinoises, évoquée *supra*, n'est plus une réalité. L'imposition d'une langue commune (littéralement : 普通话¹¹) à tous les Chinois s'est traduite par l'uniformisation mondiale du chinois langue étrangère. La question de la variation linguistique, posée par exemple dans le manuel de 1872 déjà évoquée¹², ne l'est plus aujourd'hui, sauf de manière folklorique.

Conclusion

- 20 Pour terminer, je souhaiterais évoquer, en guise d'ouverture, un dernier élément que m'a inspiré cette conférence très dense : il s'agit des perspectives de recherche.

- 21 J'ai déjà mentionné la richesse potentielle des différents textes produits (méthodes, manuels de confession) pour mieux comprendre une réalité aux multiples visages. Je voudrais terminer en parlant de leurs auteurs. À l'écoute des parcours absolument incroyables de ces différents personnages, je me demande si les travaux, populaires depuis plusieurs années en didactique des langues étrangères et secondes, autour des biographies langagières ne pourraient pas être une piste à explorer. Même si leurs contours et même la terminologie ne sont pas vraiment fixés (itinéraire linguistique, histoire personnelle, histoires de vie...), ils constituent une méthodologie sur laquelle il serait possible de s'appuyer pour faire ressortir la diversité et la richesse de ces parcours. On pourrait y ajouter la notion de portfolio. Si beaucoup semblaient être linguistes avant l'heure, leur polyvalence est impressionnante. Par ailleurs, comme on l'a indiqué, ce public est là pour des raisons bien particulières, dans le cadre d'un rapport de force. Il y a donc des enjeux, économiques également. Pourtant, certains sont restés des années, voire des décennies (40 ans pour Thomas Francis Wade, 25 ans pour son compère Herbert Allen Giles...). Cependant doit-on tout réduire à ces enjeux et ces rapports de force ? Est-ce qu'il y avait de l'empathie chez eux ou étaient-ils seulement mobilisés par leur cause ? En effet, il ne faudrait pas, en posant le problème seulement par le biais des besoins spécifiques d'un public spécialisé en venir à gommer d'autres aspects de la rencontre. Dans l'Ouest canadien, on a des cas d'hommes qui ne sont jamais repartis. Ils se sont installés, ont totalement refait leur vie, s'installant en couple, ayant des enfants et vivant comme et avec la population autochtone¹³. Réinterroger ces parcours en mobilisant une notion comme celle de l'investissement langagier, développée par Norton dans les années 1990 et rediscutée et amendée par Duchêne il y a quelques années, pourrait ainsi s'avérer une piste fructueuse.

BIBLIOGRAPHIE

- BARMAN, Jean (2014). *French Canadians, Furs, and Indigenous Women in the Making of the Pacific Northwest*. Vancouver : Presses universitaires de l'Université de Colombie-Britannique.
- BERNOS, Marcel (2000). « Des sources maltraitées pour l'époque moderne : manuels de confessions et recueils de cas de conscience ». *Revue d'histoire de l'Église de France. Un siècle d'histoire du christianisme en France* t. 86, 217, 479-492.
- DETRE, Muriel (2004). *France-Chine : quand deux mondes se rencontrent*. Paris : Gallimard.
- DUCHÊNE, Alexandre (2016). « Investissement langagier et économie politique ». *Langage et société* 157, 73-96.
- MANGIANTE, Jean-Marc & PARPETTE, Chantal (2004). *Le Français sur Objectifs Spécifiques : de l'analyse des besoins à l'élaboration d'un cours*. Paris : Hachette.
- NORTON PEIRCE, Bonny (1995). « Social identity, investment, and language learning ». *TESOL Quarterly* 29, 9-31.

NOTES

1. Ces réflexions s'inscrivent également dans le cadre des travaux de recherche d'un projet soutenu et financé par la ville de Foshan (N. 81031930) : « La situation de l'enseignement du français en Chine : une analyse d'un point de vue didactique, du point de vue de la recherche et d'un point de vue géopolitique ».
- « 中国法语教学现状：从教学法、科研、地缘政治三个方面的研究分析 »
2. 汕头, dans la province actuelle du Guangdong.
3. Le titre complet n'a pas été conservé dans l'article. Le voici : « The danger of becoming [...] dependant upon the intelligence of native assistant » : l'apprentissage du chinois par des publics spécialisés à la fin de l'époque Qing.
4. En 2016-2017 : « Un canadien errant : moorings, mobilities and transformative restructurations of national identity ». Chercheurs : Monica Heller (Université de Toronto), Chedly Belkohodja (Université Concordia), Yves Frenette (Université de Saint-Boniface) & Patricia Lamarre (Université de Montréal).
5. Même s'il y avait également – et peut-être d'abord – la nécessité d'une transcription phonétique.
6. Dans son roman *La condition humaine* (1933).
7. Ceci dit, pour que la comparaison soit complètement valable, il faudrait la pousser beaucoup plus loin et penser aux villes européennes que les étrangers en Chine à ce moment-là pouvaient avoir comme référence, que ce soit au XIX^e siècle (les villes en Europe sont en pleine transformation, que l'on pense au Paris d'Hausmann) et aux siècles précédents.
8. La Chine est progressivement en train de devenir un pays d'immigration même si le pays ne semble pas, officiellement, vouloir se percevoir comme tel.
9. Et d'une certaine manière, sino-centrée tant le gouvernement de ce pays s'obstine à présenter la Chine comme étant encore un pays en développement.
10. 490 000 étudiants étrangers en 2018 (contre 240 000 en 2010). Un peu plus de 40% viennent pour apprendre le chinois. Source : Ministère chinois de l'Éducation.
11. Putonghua.
12. En 1815, Abel-Rémusat, premier titulaire de la chaire de « Langues et littératures chinoises et tartares-mandchoues » du Collège de France (alors Collège Royal), dans sa « Leçon inaugurale » fait référence aux variétés locales dans sa présentation de la « langue parlée ».
13. Ces intégrations très fortes ont même questionné les contemporains occidentaux (Barman 2014).

RÉSUMÉS

Ce texte est une mise par écrit d'une réaction à la conférence de la Professeure Gianninoto, prononcée dans le cadre d'une journée d'étude de la SIHFLES organisée à Tours en octobre 2020. Pour « réagir », je me suis à la fois appuyé sur mon immersion (professionnelle, familiale, académique, linguistique...) en Chine depuis plusieurs années, sur mon expérience d'apprenant de chinois, enfin sur mon expérience de chercheur en sciences humaines et sociales. « anglais (ou français ou chinois...) sur objectifs spécifiques », « analyse des besoins », « besoins spécifiques » : toutes ces notions ont été développées en didactique des langues étrangères et secondes à la fin du XX^e siècle. Les utiliser, comme Gianninoto le fait, pour parler des apprenants étrangers de

chinois en Chine à la fin de la dynastie des Qing est à la fois pertinent et rafraichissant car cela nous donne l'opportunité de voir certaines choses qu'on n'aurait autrement pas vues ou de se poser des questions qu'on ne se serait pas posées comme à quel point ces apprenants étaient très particuliers de même que leurs besoins. Je me suis livré au même petit jeu anachronique (utiliser pour une période historique une notion apparue beaucoup plus tard) en comparant cette situation chinoise avec celle de l'Ouest canadien au XIX^e siècle. C'est pertinent, mais seulement en partie. Finalement, dans ma « réaction », j'ai posé une dernière question : la Chine d'aujourd'hui peut-elle aider à penser celle d'hier et à mieux comprendre notamment la situation de ces étrangers en Chine du XVI^e au XIX^e siècle ?

On the occasion of a research seminar organized by the Société Internationale pour l'Histoire du Français Langue Étrangère ou Seconde (SIHFLES) in Tours in October 2020, I was asked to react to the conference given by Professor Gianninoto that day. My reaction, based on my personal and professional experience in China, and on my experience as a researcher in Humanities and social sciences, is summarized in this article. "English (or Chinese, or French...) for specific purposes," "needs analysis," and "specific needs" are all notions that were developed in the field of foreign language education in the late 20th century. Using them, as Gianninoto does, to describe foreign learners of Chinese in China at the end of the Qing dynasty, is both accurate and refreshing as it allows us to see things we wouldn't have seen otherwise; for example, how very specific these learners and their needs were. I've tried to play the same anachronistic game (using notions created later) by comparing this situation with the one in West Canada in the 19th century: it's also accurate but only partially. Finally, I reflected on the situation of modern-day China with the following question in mind: Can the China we know help us to understand the China of the past, regarding the situation of foreigners learning Chinese in the country?

INDEX

Mots-clés : chinois sur objectifs spécifiques, apprentissage du chinois, dynastie Qing, Ouest canadien

Keywords : Chinese for specific purposes, learning Chinese, Qing dynasty, West Canada

AUTEUR

DAVID BEL

Université normale de Chine du Sud

davidbelnanhai@live.cn